

QUADERNI **Quaderni**
Communication, technologies, pouvoir

68 | Hiver 2008-2009
Militantisme médical et fabrique des politiques de santé

Barack Obama, 44^e président des États-Unis : événement historique ou simple figure symbolique ?

Cynthia Ghorra-Gobin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/301>

DOI : [10.4000/quaderni.301](https://doi.org/10.4000/quaderni.301)

ISSN : 2105-2956

Éditeur

Les éditions de la Maison des sciences de l'Homme

Édition imprimée

Date de publication : 5 janvier 2009

Pagination : 113-121

Référence électronique

Cynthia Ghorra-Gobin, « Barack Obama, 44^e président des États-Unis : événement historique ou simple figure symbolique ? », *Quaderni* [En ligne], 68 | Hiver 2008-2009, mis en ligne le 05 janvier 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/quaderni/301> ; DOI : [10.4000/quaderni.301](https://doi.org/10.4000/quaderni.301)

Tous droits réservés

Barack Obama, 44^e président des États-Unis : événement historique ou simple figure symbolique ?

Cynthia
Ghorra-Gobin

*Géographe
Directeur de recherche au CNRS*

Paris, le 29 décembre 2008

Les médias français ont remarquablement bien couvert les dernières élections présidentielles américaines et il n'est pas question de reprendre ce qui a été déjà dit et écrit et encore moins de les paraphraser. Ils ont rendu compte des différentes étapes de ce parcours jalonné de sondages d'opinions, de débats publics télévisés ainsi que de multiples rencontres avec les journalistes et le peuple américain tout en mettant l'accent sur la remarquable stratégie de communication du candidat élu. Ils ont expliqué au public français les modalités de l'élection présidentielle en les situant dans la culture politique américaine et, de ce fait, en ont souligné les spécificités. Chacun d'entre nous a ainsi retenu que le vote populaire ne garantit pas l'élection d'un président qui se doit de réunir le plus grand nombre de Grands Électeurs (GE) représentant les 50 États¹. Dans un système fédéral s'appuyant sur la diversité de l'expression politique des populations de chacun des États fédérés, obtenir la majorité des voix populaires dans chacun des États représente un enjeu primordial, voire même stratégique. En effet gagner la majorité des voix populaires (dans un État donné) signifie remporter les voix de l'ensemble des Grands Électeurs de ce même État. Aussi quelques voix de différences entre un candidat et son rival suffisent à modifier la couleur l'État qui oscille entre le bleu et le rouge².

Mais comment expliquer l'intérêt porté par nos médias à l'élection présidentielle américaine en 2008 ? Peut-on la qualifier d'« événement historique » à l'heure où un profond sentiment d'incertitude envahit les habitants de la planète Terre face au visage chaotique du capitalisme globalisé et à la menace d'un changement climatique proclamé par les organisations inter-

nationales ? Signale-t-elle par ailleurs la fin du *Siècle américain* et comme l'emploient certains, l'avènement d'un monde multipolaire? Difficile d'établir des arguments bien tranchés quelques semaines après le vote et avant même l'entrée en fonction du président Obama à la Maison Blanche même si où l'on dispose de quelques informations sur la composition du prochain gouvernement. Il faudrait plus de recul par rapport à l'évènement. Aussi la réflexion se donne pour objectif de mettre l'accent sur les représentations d'une société qui a conscience qu'elle a choisi un candidat en dehors de toute référence explicite à un programme. À aucun moment, le programme d'Obama n'a été jugé plus performant que celui de son candidat rival qui, bien que républicain, avait souvent été en désaccord avec le président Bush, notamment pour ce qui concerne les mesures à prendre face au changement climatique. Les électeurs reconnaissent tout simplement que dans un contexte difficile, ils ont désigné le candidat Obama comme président. On est alors en droit de s'interroger sur le poids et la valeur des symboles véhiculés par ce dernier dans le champ politique afin de mieux comprendre le choix de la société américaine.

La victoire du sénateur de l'Illinois : rappel de quelques étapes

L'année 2008 a d'abord commencé par les élections primaires qui ont permis à chaque parti de désigner son candidat qui, une fois élu, a affronté le candidat du parti opposé. Très rapidement, John McCain, le représentant de l'Arizona au sénat, a été désigné candidat républicain pendant que le parti démocrate fut déchiré jusqu'en juin entre deux profils : Hilary Clinton et Barack Obama.

Mme Clinton dont nul n'ignore le nom – en raison d'un séjour de huit ans à la Maison Blanche, à l'heure où son mari Bill était président 1992/1998 – fut perçue un moment comme la première femme américaine ayant des chances d'être élue présidente. Représentante de l'État de New York au Sénat, elle a de nombreuses qualités : elle est intelligente, brillante, bien organisée, a de grandes capacités de travail et connaît bien les rouages du gouvernement fédéral. Mais en dépit de tous ces avantages, les délégués et super-délégués démocrates lui ont préféré Barack Obama : les démocrates ne souhaitaient pas voir revenir sur la scène fédérale la clique Clinton. Cette raison peut être considérée comme un élément fondamental ayant déterminé le choix démocrate, ce qui permet d'éviter de déduire un peu rapidement que les Américains sont prêts à voter pour un Noir mais pas prêts à voter pour une femme. Obama a obtenu le vote de 2 181 délégués alors que le chiffre de 2 118 aurait suffi pour obtenir la candidature au sein du parti démocrate.

À l'issue de la course à la Maison Blanche, le sénateur Barack Obama (47 ans) a remporté 364 Grands Électeurs contre 174 pour son adversaire, le candidat républicain John McCain, ce qui représente une avance de 190 points³. Le peuple américain s'est prononcé à 52% en faveur d'Obama (contre 46% pour McCain), en dépit de son jeune âge et d'une expérience politique limitée. Ce n'est en effet qu'il y a quatre ans à peine qu'Obama s'était fait remarquer pour la première fois à l'occasion de la Convention du parti démocrate (2004), avant de devenir sénateur de l'État de l'Illinois en 2005. Comme le font remarquer ses détracteurs : « son expérience de la vie politique se limite à trois ans ». Obama ne

représente pas vraiment la communauté « *African-American* » – autrefois intitulée « *Black* » – mais appartient à celle des « *two races* ». Cette catégorie qui a été instituée au dernier recensement remontant à l'année 2000, ne regroupe en fait que 7 millions d'Américains (sur un total de 300 millions) et la moitié d'entre eux sont des jeunes de moins de 20 ans⁴. Il est vrai que s'identifier en tant que « *biracial* » (traduction américaine de métis) n'a jamais été très aisé dans la société américaine qui jusqu'ici avait évité de valoriser le métissage. Certains se souviennent encore qu'avant l'obtention des droits civiques pour les Noirs au milieu de la décennie 1960, certains États bannissaient tout mariage entre personnes appartenant à deux races différentes. Aucun texte n'illustre aussi bien que le film *Devines qui vient dîner ce soir ?* (1967) cet épisode de l'histoire américaine, devenu depuis un grand classique. Le premier rôle avait été confié à l'acteur noir Sydney Poitier qui fut consacré « première vedette noire » de Hollywood. Ce qui à l'époque avait été perçu comme un acte révolutionnaire.

Les médias français et américains ont souvent mis l'accent sur la qualité de l'organisation de la campagne d'Obama et son financement pour expliquer sa victoire en notant qu'elle s'était effectuée suivant les modalités *on-line* et *off-line* afin d'assurer en permanence la cohérence entre les réunions publiques télévisées (retransmises partout dans le monde), la communication faite au grand public, les sites internet et le quotidien des personnes travaillant sur le terrain. En prenant, par ailleurs, le parti de refuser tout financement public pour sa campagne, le candidat Obama a collecté des fonds privés s'élevant à 639 millions de dollars dont 190 ont été dépensés en publicité

dans les médias et 66 étaient encore non utilisés au lendemain des élections. Sur la liste des principaux contributeurs privés étaient inscrits les employés de Google avec 562 241 millions de dollars, suivi par les employés et les professeurs de l'Université de Stanford (Université privée localisée en Californie) et ceux de l'Université publique de Californie à Los Angeles (UCLA). Le personnel des universités publiques de Californie a apporté un financement de l'ordre de 1,3 millions de dollars, un montant uniquement dépassé par celui de l'ensemble des firmes de haute technologie qui représentent 1,9 millions de dollars⁵.

Disposer toutefois d'un budget conséquent ainsi que d'une organisation performante ne suffisent pas pour triompher lors d'une élection présidentielle. Les Américains n'ont, en outre, pas fait un choix sur la base d'un programme différenciant de manière tranchée un candidat par rapport à son rival. D'où l'idée de s'interroger sur les représentations qu'ils se donnent du candidat/président Obama ? Nombreux sont ceux qui ont mis l'accent sur sa capacité à symboliser la fin du clivage Blanc-Noir de l'histoire américaine pendant que quelques chercheurs plus enclins à lire les résultats des élections présidentielles au travers de la dynamique ville-campagne, avançaient l'idée de l'arrivée d'une Amérique des villes à Washington⁶.

Obama : un symbole vivant de l'histoire raciale

Barack Obama, un Américain né en 1961 au sein du couple constitué par une anthropologue (blanche) américaine (décédée en 1995) et un

jeune étranger venu du Kenya pour étudier à l'Université de Hawaï, est un métis. Il a vécu quelques années en Indonésie avec sa famille (suite au second mariage de sa mère) avant de se lancer dans des études supérieures qui l'ont mené d'Occidental College (métropole de Los Angeles) à l'Université Columbia (New York) et plus tard à Harvard en 1988⁷. Il s'est rapidement fait remarquer pour son intelligence et sa vivacité dans ce microcosme intellectuel où il est devenu le premier noir à diriger la célèbre revue, *Harvard Law Review*. Toutefois c'est moins son passage dans un des hauts lieux de la recherche et de l'enseignement supérieur qui retient l'attention des Américains que les deux années passées dans le quartier de South Side (le ghetto noir de la ville de Chicago) en tant que « *community organizer* ». Ce job qu'il obtient en 1985 au moment où Harold Washington est élu premier maire noir de la ville de Chicago, met en évidence le désir d'Obama de construire un parcours politique et professionnel privilégiant un ancrage dans la communauté africaine-américaine qui sera largement facilité par la suite avec son mariage avec Michelle, (une brillante avocate noire ayant grandi dans le ghetto de Chicago).

En tant qu'étudiant, Obama avait souhaité s'engager pour la défense des droits civiques mais ce n'est que deux ans après son diplôme de Columbia, qu'il répond à un appel d'offres de la *Developing Community Project* de South Side (Chicago), une association dont le modèle de fonctionnement s'inspire des principes de Saul Alinsky⁸. Le métier de *community organizer* qui se rapproche par certains côtés de celui de « *syndicat pour les habitants des quartiers* » est loin d'être aisé et il exige des compétences variées pour s'exprimer

aussi bien dans le langage des opprimés que dans celui des dirigeants politiques et des responsables de l'administration. Dans la plupart des ghettos de villes américaines, les services publics sont presque inexistantes d'où le rôle des associations et des missions religieuses qui tentent de pallier à ce manque en proposant leur aide. Obama a travaillé pour une association principalement dirigée par des églises catholiques et financée par des catholiques et des juifs⁹. Il a d'ailleurs déclaré à plusieurs reprises au cours de sa campagne qu'il était favorable à un financement public en faveur d'organisations religieuses se donnant les moyens de procurer une offre de services publics aux habitants des quartiers défavorisés. Aussi il n'est pas étonnant de lire dans la presse du 18 décembre 2008, qu'Obama a invité le pasteur évangélique, Rick Warren, à faire le discours d'inauguration lors de son entrée à la Maison Blanche le 20 Janvier 2009. Warren est le pasteur de la *mega-church* de Saddleback disposant de quatre sites dans le comté d'Orange en Californie, un comté dont les électeurs ont véritablement surpris l'opinion publique américaine¹⁰. Ce comté qui a connu un rapide développement au cours des trois dernières décennies et qui inclut, comme l'Arizona, de nombreux lotissements fermés (*gated communities*, GC) était réputé pour son conservatisme : 90% des électeurs avaient voté pour Reagan. En 2008, le candidat républicain l'a emporté avec à peine 50,5% des voix¹¹. Ce qui signifie que de nombreux habitants des GC ont voté pour Obama.

La première expérience politique d'Obama en tant que *community organizer* a été perçue par de nombreux Américains comme une étape ayant permis à Obama de se rendre compte de

la nature du clivage historique et politique entre les Noirs et les Blancs. Dans son allocution du 18 mars 2008¹², également qualifié de « discours de Philadelphie » et parfois de « discours historique », Obama a abordé de front le problème du racisme tout en reconnaissant les avancées notables depuis les années 1960 et en affirmant que le peuple américain avait les moyens de dépasser ses vieilles blessures raciales. Il fait référence à l'école publique en tant qu'institution majeure dans la reproduction des inégalités sociales et rappelle le poids de la discrimination légale dans la lecture des inégalités sociales. Pendant longtemps, la loi a empêché toute personne de race noire d'avoir accès à la propriété alors que, comme chacun le sait, devenir propriétaire de sa ferme ou encore de sa maison en milieu suburbain, représente un des éléments majeurs de l'« *American Way of Life* »¹³. Mais tout en faisant le choix de s'inscrire dans une communauté raciale, Obama s'est également donné les moyens de la transcender et a ainsi fait preuve d'une grande habileté. Il a choisi de symboliser la fin de l'histoire des revendications d'une minorité qui, après avoir été libérée de l'esclavage (après la guerre de Sécession), s'était battue pour obtenir des droits équivalents aux Blancs et à l'occasion de tout meeting, Obama s'est donné les moyens de représenter l'image vivante du « rêve américain » tel qu'il fut incarné par Martin Luther King il y a plus de quarante cinq ans.

Obama se présente donc au peuple américain comme un président dont le profil condense un siècle d'histoire américaine centré sur le clivage Blanc/Noir et il comme un président ayant acquis une expérience politique en milieu urbain et plus particulièrement dans les quartiers difficiles du ghetto¹⁴.

Obama : le symbole de l'Amérique des villes

Ce fameux mardi 4 Novembre 2008, les Américains furent nombreux à se déplacer pour aller voter : 65% d'entre eux (133,3 millions de personnes) ont accompli ce devoir patriotique, un pourcentage relativement élevé comparé à celui de 50% généralement évoqué par les politologues pour les dernières décennies. Dans certains bureaux de vote, notamment dans les grandes villes, les files d'attente furent longues et certains électeurs ont dû faire preuve de grande patience avant de glisser leur bulletin de vote dans l'urne.

À l'occasion de cette élection, le candidat Obama a démontré qu'il avait réussi à s'affranchir des traditionnelles frontières partisans, en raison du vote des jeunes, des nouveaux électeurs et d'une forte participation des minorités ethniques¹⁵. Il a ainsi remporté sur la scène nationale 43% des votes des Blancs (un pourcentage bien plus élevé dans les milieux bénéficiant d'un niveau d'éducation élevé), 66% des votes des Latinos, 97% des votes des Africains-Américains et 67% des votes des Asiatiques. À Los Angeles, deuxième ville du pays¹⁶, 76% des électeurs blancs (contre 43% à l'échelle nationale) et 77% des électeurs latinos (contre 66% à l'échelle nationale) ont voté pour lui (les chiffres sont sensiblement les mêmes pour les Noirs et les Asiatiques). Dans cette même ville peuplée de 3,9 millions, l'arrondissement de San Fernando (1,2 millions d'habitants) qualifié au début de la décennie 2000 de territoire conservateur parce que certains habitants s'étaient organisés pour tenter de faire sécession avec la ville, a voté à 72% pour Obama. Ce chiffre est à peine inférieur à celui de l'ensemble de la ville se situant à 78%.

La mobilisation des électeurs dans les villes et les banlieues ainsi que le basculement des habitants du péri-urbain en faveur du candidat Obama, ont permis à de nombreux États du midwest de passer du rouge au bleu. La ville de Las Vegas qui a connu au cours de ces dernières années une croissance démographique ainsi que l'afflux de travailleurs latinos a voté massivement pour Obama. Ce dernier a ainsi recueilli une majorité de voix dans l'État du Nevada, ce qui lui a permis d'obtenir le vote de tous les Grands Électeurs : l'État est passé du rouge au bleu. La cartographie électorale de 2004 a ainsi été sensiblement modifiée: Obama a obtenu la voix des Grands Électeurs des États de l'Iowa¹⁷, de l'Ohio et de l'Indiana ainsi que de la Pennsylvanie, de la Virginie et de la Floride qui en 2004 figuraient en rouge. Dans l'ouest, le Colorado et le Nouveau-Mexique qui enregistrent le développement d'une industrie high-tech, ont également voté pour Obama, sans oublier le Nevada¹⁸. Tout en ne remettant pas en cause l'efficacité sur le terrain de la campagne d'Obama, quelques chercheurs évoquent la croissance démographique des villes et banlieues ainsi que le basculement d'une partie des habitants du péri-urbain en faveur du parti démocrate, pour expliquer la victoire du candidat Obama. Cette hypothèse converge avec un point de vue défendu par la presse alternative dans le cyberspace en 2005 (notamment *The Stranger*) à partir des travaux menés sur l'ensemble des données de l'élection mettant l'accent sur la rivalité entre les habitants des villes et les habitants des campagnes : Kerry fut alors identifié comme le représentant de l'« archipel urbain américain » et Bush comme celui des campagnes et des territoires périurbains. Le candidat (perdant) Kerry l'avait en effet emporté dans toutes les villes de plus de 500 000 habitants

ainsi que dans une large majorité de villes dont le poids démographique varie entre 50 000 et 500 000 habitants.

Les chercheurs du Metropolitan Institute, un institut faisant partie du célèbre think-tank de Washington, le Brookings Institution, avaient également précisé que le président Bush l'avait emporté dans 474 « aires micropolitaines » sur un total de 573 (niveau national). La catégorie du recensement « aire micropolitaine » qui a été instituée au début de la décennie 2000 se distingue de l'« aire métropolitaine » en raison de l'originalité de sa structure spatiale résultant d'un subtil alliage entre le rural et le péri-urbain. Dans l'État de l'Ohio (État généralement qualifié de *swing state*¹⁹), Bush avait emporté la majorité des voix dans 27 des 29 aires micropolitaines que compte l'État alors que Kerry avait simplement gagné la majorité des votes dans les villes et proches banlieues. Ce vote dans les aires micropolitaines avait permis au candidat Bush d'obtenir une avance de 135 000 voix et par voie de conséquence d'emporter tous les grands électeurs de l'Ohio. Les chercheurs du Metropolitan Institute en avaient déduit le rôle stratégique des aires micropolitaines pour l'élection du président Bush. On ne dispose pas encore de toutes les données de l'élection 2008 mais l'hypothèse d'un revirement du péri-urbain en faveur d'Obama peut être avancée²⁰.

L'élection du président Obama symbolise bien l'entrée de l'Amérique des villes à la Maison Blanche. Plus question de se référer à l'image traditionnelle d'un candidat ayant grandi et ayant fait ses preuves dans une « *small town* » (petite ville), une image que la co-listière du candidat McCain, Sarah Palin avait pourtant largement utilisée. Au

début de son entrée dans la campagne présidentielle au mois de septembre, elle avait rappelé à plusieurs reprises l'importance des valeurs de la *small town* dans la culture américaine et l'intérêt pour tout leader politique d'en être imprégné²¹. L'habileté politique du candidat Obama provient toutefois de la différenciation qu'il a su établir entre la ville et l'État-Providence. Il a incarné les valeurs de la ville perçue comme le lieu par excellence du métissage racial, ethnique, social et culturel tout en évitant de se présenter comme le défenseur du *Welfare State*, une distinction que le représentant de l'archipel urbain américain (Kerry) n'avait pas réussi à faire.

Conclusion : événement historique ou simple changement d'ordre symbolique ?

Au lendemain des élections présidentielles, certains médias américains ont aussitôt proclamé *L'Amérique fait l'histoire, America Makes History* (une expression rarement utilisée au cours des dernières décennies) avant d'ajouter comme sous-titre, *Obama gagne Obama wins*. Nombreux furent également les éditoriaux soulignant combien la campagne du vainqueur des élections avait démontré avec éclat qu'Obama était en mesure d'élever le peuple américain : il n'a cessé de lui répéter qu'il pouvait dépasser ses divisions pour œuvrer tous ensemble. Ce fut la force du leitmotiv « *yes we can* » qui dans certains quartiers fut traduit par « *si si puede* ». Obama a incarné la figure rédemptrice d'une Amérique marquée par l'esclavage et la ségrégation, il est plus qu'un simple candidat démocrate ayant gagné les élections présidentielles. Mais doit-on pour autant en déduire que l'élection de novembre 2008 représente un événement historique ?

Tout en rappelant la qualité et la cohérence de l'organisation de la campagne du candidat Obama – s'inscrivant aussi bien dans l'espace virtuel que dans l'espace territorial –, son charisme, son sens politique ainsi que ses capacités rhétoriques, pour rendre compte de sa victoire, la conclusion choisit de privilégier les mutations de la société américaine pour expliquer cet événement susceptible d'être qualifié d'« historique », une fois le recul et la distance assurés. La victoire d'Obama – qui sera fêtée le 20 janvier 2009 dans la ville de Washington –, signale pour le moment le désir du peuple américain d'inscrire de manière explicite dans le champ politique et symbolique aussi bien son histoire raciale que son ancrage urbain. La société américaine rompt avec le mythe fondateur d'une société blanche ancrée dans le monde rural. À l'aube de ce XIX^e siècle, elle se présente sous un angle bien différent de celui auquel elle nous avait habitués et semble avoir rassemblé les ingrédients susceptibles d'être perçus plus tard comme les fondements d'un « événement historique ».

Mais cette société (ici à l'honneur) se donnera-t-elle les moyens de revoir (avec d'autres) les règles d'un capitalisme globalisé en pleine crise ? Contribuera-t-elle au discours des nations en limitant ses ambitions d'hégémonie pour s'inscrire dans une perspective d'équilibre mondiale ? Saura-t-elle modifier ses modes de vie (image par excellence de la société de consommation) pour faire face au défi du changement climatique ? Bref saura-t-elle inspirer le reste du monde ? Seules les réponses à ces questions qui représentent de véritables enjeux permettront d'affirmer si l'élection de 2008 se présente comme un véritable événement historique.

N · O · T · E · S

1. Le chiffre des Grands Electeurs (GE) varie d'un État à un autre en fonction de son poids démographique. La Californie (l'État le plus peuplé du pays) comprend ainsi le plus grand nombre de GE.
2. La cartographie des résultats des élections présidentielles utilisant les couleurs bleu (démocrate) et rouge (républicain) correspond à un choix fait par les médias américains dès 2002, cf. Cynthia Ghorra-Gobin, « L'Amérique des villes vs l'Amérique des campagnes : une manière d'interpréter l'élection présidentielle de 2004 », in *Quaderni* n° 57, printemps, pp. 5-13.
3. Ce chiffre peut légèrement varier en fonction de la source utilisée.
4. Pour plus de détails sur les catégories du recensement qui participent de la vie politique américaine, consulter le site du Bureau du recensement, www.census.gov.
5. Ces chiffres sont donnés par la *Federal Election Commission*.
6. L'histoire raciale des États-Unis a été étudiée par de nombreux chercheurs dont il n'est pas question de reproduire la liste exhaustive. Notons toutefois pour le lecteur francophone l'intérêt de l'excellente synthèse faite par le célèbre écrivain, Russell Banks, *Amérique, notre histoire*, Actes sud, 2006.
7. Obama est le deuxième président des États-Unis qui a commencé ses études supérieures à l'Ouest des Rocheuses, notent certains universitaires américains. Nixon fut le premier.
8. Selon Alinsky, améliorer les conditions de vie des populations pauvres et au chômage signifie inscrire leurs revendications dans le champ politique, ce qui exige leur mobilisation. Mais comme cette dernière ne se fait pas naturellement, il s'avère impératif de la construire au travers d'organisations de base (*grassroot organizations*). Pour plus de détails sur la politique de la ville Outre-atlantique, consulter les travaux de Jacques Donzelot.
9. Le financement juif s'explique en raison de la présence d'une forte communauté juive dans le ghetto de Chicago au milieu du XX^e siècle.
10. L'évangéliste Warren avait participé à la campagne présidentielle en interviewant les deux candidats au mois d'Août 2008. Toutefois le choix de Warren pour le discours d'entrée à la Maison Blanche ne fait pas l'unanimité parce que ce pasteur conservateur, s'est fait l'avocat de la Proposition 8 interdisant en Californie le mariage des homosexuels. Le référendum de novembre 2008 approuvé par une majorité d'électeurs avait aussitôt soulevé un début de mobilisation pour le remettre en cause.
11. La population du comté d'Orange tend à se diversifier sur le plan culturel avec des villes comme Santa Ana qui compte 340.000 habitants dont 76% d'hispaniques. Santa Ana se situe au premier rang des villes américaines pour la forte concentration de Latinos qui représente un tiers de la population de Californie.
12. Ce discours, en raison de son importance « historique », a été traduit en plusieurs langues. Il a été publié dans une version bilingue par Grasset au printemps 2008, *De la race en Amérique*.
13. Sur la thématique de l'accès à la propriété et du mythe urbain américain, consulter CGG, *Villes et sociétés urbaines aux États-Unis*, Colin, 2003.
14. Certains se souviennent des déclarations du président Kennedy qui alors qu'il faisait campagne, a découvert avec effroi l'état des ghettos des villes industrielles.
15. En général, les minorités ethniques n'ont pas l'habitude de participer de manière très active aux élections.
16. Los Angeles, deuxième ville du pays est géné-

ralement perçue comme une ville d'avant-garde sur le plan politique parce qu'elle fut la première à voter pour un maire noir (alors que les Africains-Américains ne représentent que 13% de la population) et parce que depuis 2005, elle est dirigée par un maire hispanique. L.A. est la ville américaine préférée de l'auteur qui continue d'y mener un travail de terrain, après l'avoir choisie comme étude de cas avec Paris dans le cadre d'une thèse d'État (Université de Paris 1, 1985). Les chiffres sont empruntés à une étude menée par le *Leavey Center for the Study of LA* de l'Université Loyola Marymount.

17. Le choix de l'Iowa en faveur du candidat Obama est remarquable quand on sait que moins de 3% de sa population est africaine-américaine.

18. Pour visualiser la carte des élections, consulter les nombreux sites Internet comme www.realeclearpolitics.com ou celui de l'université du Michigan : <http://www-personal.umich.edu/~mejn/election/2008/?map>.

19. L'expression «*swing state*» désigne tout État dont le résultat des élections est peu prévisible avant le vote. On parle d'État indécis. L'Ohio est perçu par les Américains comme un État symbolique au moment des présidentielles parce que les résultats des élections dans cet État correspondent depuis longtemps aux résultats nationaux.

20. L'élection du président Clinton en 1996 avait déjà suscité une réflexion sur l'Amérique des villes, C. Ghorra-Gobin, « Élection présidentielle : Bill Clinton et la société suburbaine », *Le Monde*, Mercredi 30 Octobre 2006.

21. Sarah Palin avait été maire de la petite ville de Wassila avant d'être élue gouverneur de l'Alaska.

R · É · S · U · M · É

Les médias français ont remarquablement relaté les élections présidentielles américaines de 2008. Comment expliquer cet enthousiasme et cet intérêt ? Plutôt que de privilégier la thèse d'un « événement historique », l'analyse se propose de mettre l'accent sur les valeurs symboliques véhiculées par le candidat gagnant Obama. Elle en déduit que la société américaine a choisi d'inscrire son histoire raciale ainsi que son ancrage urbain dans le champ politique.

Abstract

French media have extensively written about the 2008 American presidential elections. How to explain this enthusiasm and this interest ? Rather than following the argument of an "historic event", the analysis suggests to stress two symbolic values carried by the winning candidate Barack Obama. It leads to the conclusion that the American society chosed to recognize its racial history and its urban embeddeness and claim both of them in the political sphere.

